

# NeHeT

Revue numérique d'Égyptologie  
(Sorbonne Université & Université Libre de Bruxelles)

Volume 8

2024

**La revue *Nehet* est éditée par**

Laurent BAVAY

Nathalie FAVRY

Claire SOMAGLINO

Pierre TALLET

**Comité scientifique**

Laurent BAVAY (ULB)

Sylvain DHENNIN (CNRS-UMR 5189)

Sylvie DONNAT (Université Lille 3)

Nathalie FAVRY (Sorbonne Université)

Hanane GABER (Université Montpellier 3)

Wolfram GRAJETZKI (UCL)

Dimitri LABOURY (ULg – F.R.S.-FNRS)

Juan-Carlos MORENO GARCIA (CNRS-UMR 8167)

Frédéric PAYRAUDEAU (Sorbonne Université)

Tanja POMMERENING (Philipps-Universität, Marburg)

Lilian POSTEL (Université Lyon 2)

Chloé RAGAZZOLI (EHESS, Paris)

Isabelle RÉGEN (Université Montpellier 3)

Claire SOMAGLINO (Sorbonne Université)

Pierre TALLET (Sorbonne Université – Ifao)

Herbert VERRETH (KULeuven)

Ghislaine WIDMER (Université Lille 3)

ISSN-L 2427-9080 (version numérique)

ISSN 2429-2702 (version imprimée)

Contact : [revue.nehet@gmail.com](mailto:revue.nehet@gmail.com)

Couverture : Sérabit el-Khadim [photo P. Tallet].

Mise en page : Nathalie FAVRY.

<b>Pierre TALLET &amp; Damien LAISNEY</b> Two Notes about the Protosinaïtic Script	3 – 12
<b>Khaled ISMAIL</b> Remarks on Nude Female Figurines holding a Small Globular Pot during the Ptolemaic and Roman Period	13 – 27
<b>Khaled HASSAN &amp; Chloé RAGAZZOLI</b> Secondary Epigraphy and Members of the Funerary Cult Staff. The Graffito of the Dining-Hall Administrator ( <i>hrp-sh</i> ) Kai-hersetef in Tomb Hamamyia A2 (with Graffiti from Meir)	29 – 41
<b>Axelle BRÉMONT</b> Quand les Nagadiens peignaient la girafe. Deux D-Wares inédites et une note préliminaire sur la chronologie fine des céramiques peintes à Nagada IIC-III A	43 – 71



# QUAND LES NAGADIENS PEIGNAIENT LA GIRAFE.

## DEUX D-WARES INÉDITES ET UNE NOTE PRÉLIMINAIRE SUR LA CHRONOLOGIE FINE DES CÉRAMIQUES PEINTES À NAGADA IIC–IIIA

*Axelle BRÉMONT\**

**B**ien que – ou peut-être justement parce que – les céramiques de pâte marneuse claire peintes de motifs bordeaux, dites D-ware, figurent parmi le matériel le plus emblématique du IV<sup>e</sup> millénaire égyptien et aient attiré l'attention constante des chercheurs et des amateurs depuis même avant l'identification de la culture nagadienne<sup>1</sup>, des exemplaires inédits continuent d'être exhumés régulièrement de collections muséales où ils étaient passés inaperçus. Les vases de cette catégorie décorés de motifs géométriques sont légion, mais les scènes figuratives sont bien moins nombreuses, d'autant plus celles qui ne se contentent pas de représenter des embarcations ou la dite « plante nagadienne », motifs favoris de la période, mais comprennent également des figures animales. C'est le cas des deux vases fragmentaires présentés dans cet article, qui, par pure coïncidence, ont en commun de figurer l'un comme l'autre une girafe, taxon qui s'est pourtant fortement raréfié dans le bestiaire figuré après Nagada IIC. Leur description pour publication nous offrira ainsi l'occasion de proposer une courte synthèse sur la présence de la girafe dans le bestiaire de la seconde moitié du quatrième millénaire.

### LE FRAGMENT DE CAMBRIDGE : UNE D-WARE ATYPIQUE À MAINS ÉGARDS

Le Fitzwilliam Museum de Cambridge conserve, sous le numéro d'inventaire E.240.1902 (ce dernier chiffre faisant référence à l'année d'entrée dans les collections), un tesson d'à peine vingt centimètres d'envergure (15×19), sobrement catalogué comme « fragment, decorated with hunting scene » et non illustré (**fig. 1**). C'est probablement la raison pour laquelle il a jusqu'ici échappé à la vigilance des chercheurs ayant visité la collection ou son catalogue en ligne.

Le tesson ne livre guère d'indices sur la forme originelle du pot (pas de base ou de lèvre), si ce n'est qu'il était certainement de dimensions importantes, car sa courbure est très peu prononcée. Les traces de façonnage bien visibles de la surface interne donnent cependant à penser qu'il s'agit très probablement plutôt d'une forme ouverte (communication personnelle Laurent Bavay, que nous remercions pour cette indication). Quoi qu'il en soit, il est certain que seule une petite partie de son décor originel est conservée.

Quoique sa technique le rende identifiable au premier coup d'œil comme une D-ware, ce tesson présente une décoration tout à fait atypique. L'un des seuls éléments de son décor encore préservé dans sa quasi-intégralité est un animal probablement identifiable comme une girafe en vertu de son long cou comme de sa crinière rase, figurée par de très courts traits scandant l'ensemble de l'échine. La tête n'est pas conservée et la queue n'est guère détaillée, la touffe finale étant stylisée par une fourche (peut-être plus fournie à l'origine). La figure qui se tient devant elle et lui tourne le dos – à moins qu'il ne faille y voir une figure humaine pourvue d'un bras anormalement long et d'une main à trois doigts démesurée – doit probablement être interprétée comme un autre animal dont seule

---

1 L'Ashmolean Museum d'Oxford conserve ainsi des vases D-ware acquis dès 1891 (1891.17 à 28; 1891.556 et 1892.1074), tous provenant de la collection privée G. J. Chester où ils étaient entrés plus anciennement.



Figure 1. Tesson de vase D-ware provenant d'Elkab («from sand *stratum* in temple enclosure, west side») Cambridge Fitzwilliam Museum inv.no. E.240.1902 [photo et fac-similé de l'auteure].

la partie postérieure est préservée, dont une queue pendante et terminée d'une large fourche. Peu d'animaux du répertoire D-ware sont représentés avec une queue aussi emphatisée, mais un parallèle approximatif (en l'espèce du second registre d'animaux sur le gobelet du Metropolitan Museum inv. no. 12.182.41, fig. 2) incite à y voir, probablement, un grand bovidé de type taureau ou vache. En l'absence du reste de la morphologie de l'animal, il est difficile de vérifier cette interprétation.



Figure 2. Haut gobelet D-ware, provenance inconnue Metropolitan Museum inv.no. 12.182.41 [© The Metropolitan Museum of Art, New York].

Le motif partiellement préservé au-dessus de la girafe présumée est difficilement lisible et ne présente pas plus de parallèle évident dans le reste du répertoire D-ware, dont le caractère relativement standardisé a été souligné à de nombreuses reprises<sup>2</sup>. L'hypothèse la plus vraisemblable nous paraît être celle d'un animal de petite taille, avec une cage thoracique marquée et un abdomen svelte comme celui d'un lévrier par exemple, affublé de deux courtes pattes et d'une queue recourbée, et peut-être de deux grandes oreilles (fennec?), mais la tête, si c'est bien de cela qu'il s'agit, est fragmentaire. Il est possible que les quelques traits apparaissant derrière lui soient tout ce qui subsiste d'une seconde figure similaire. Tout aussi étranges sont le large trait de peinture qui balafre le coin supérieur gauche du tesson et paraît être ensuite partiellement recouvert par les figures animales, autant que le dernier motif partiellement visible en bas à gauche, qui paraît représenter un anthropoïde pourvu d'un corps schématisé en sablier et de deux grands appendices (plumes?) sur le crâne. À

2 Cf. notamment G. GRAFF, *Les peintures sur vases de Nagada I-Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Louvain, 2009, p. 74, 98-112.

notre connaissance, seul une autre D-ware présente un anthropoïde similaire, au torse réduit à un triangle sans remplissage, prolongé par deux jambes « en bâtons » : un vase fragmentaire provenant de la tombe 60 de Nagada (fig. 4a). Le changement d'orientation brutal de cette figure par rapport aux autres éléments ne s'explique pas facilement en l'absence de la plus grande partie du décor original ; ce type de phénomène est très rare, mais on connaît au moins un autre vase D-ware dont l'une des figures n'est pas orientée parallèlement à la base de la jarre (Moscou, Musée Pouchkine inv.no. I.1.a 4788, fig. 3).



Figure 3. Petite jarre ovoïde à anses tubulaires, provenance inconnue  
Moscou, Musée Pouchkine inv.no. I.1.a 4788 [fac-similé de l'auteur].

Il est exclu de remettre en doute l'authenticité de ce tesson, malgré son caractère très original : les archives du musée indiquent qu'il provient d'Elkab et plus précisément « from sand *stratum* in temple enclosure, west side » (communication personnelle Helen Strudwick). Une recherche postérieure a suggéré que l'objet aurait pu être trouvé lors des travaux de F. W. Green dans la région à la même période, mais seules ses fouilles de l'autre côté du fleuve, à Hiérakonpolis, sont connues et publiées, même s'il fait aussi au moins un passage à Elkab pour en étudier les inscriptions rupestres<sup>3</sup>. Alternativement, il est possible, au vu de la date d'entrée dans les collections, que l'objet provienne des fouilles menées à partir de 1893 par J. J. Tylor et Somers Clarke puis par ce dernier seul (communication personnelle Laurent Bavay). En cela, on peut le comparer à d'autres exemples de D-ware qui ne peuvent être qu'authentiques, mais dont le décor ne présente aucun point de comparaison avec le reste du répertoire « normal » de cette catégorie de vases, telle une D-ware trouvée à Hiérakonpolis (Chicago Oriental Institute inv.no. 29871) semblant représenter une alternance d'oiseaux et de spirales et motifs réticulés, ou une autre mise au jour par Georges Legrain dans une sépulture au Gebel Silsileh<sup>4</sup>, dont les bateaux schématisés, les frises de losanges, ou encore la composition très dynamique mettant en scène des ongulés s'affrontant à coup de cornes, sont sans aucun parallèle connu.

Il n'est probablement pas anodin que le fragment de Cambridge provienne d'Elkab, à proximité respectivement immédiate et relative (60 km) de ces deux sites : la région se situe visiblement hors du

3 F.W. GREEN, «Notes on an inscription at El Kab», *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* 25, 1903, p. 215-216; F.W. GREEN, «Prehistoric Drawings at El-kab», *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* 25, 1903, p. 371-372.

4 G. LEGRAIN, «Notes d'inspection. VI. La nécropole archaïque du Gebel Silsileh», *ASAE* 4, 1903, p. 218-220.



Figure 4. Exemples de vases D-ware extrêmement atypiques mais authentiques et trouvés en contexte

a. Jarre ovoïde à anses tubulaires. Naqada, tombe 60. Ashmolean Museum inv.no. 1895.819 [d'après W.F. PETRIE & J. QUIBELL, *Naqada and Ballas*, Londres, 1896, pl. XXXV.D77 ; aussi J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, Oxford, 2000 (2<sup>e</sup> édition), cat no. 916].

b. Jarre ovoïde à anses tubulaires. Hierakonpolis, HK27 tombe 21. Chicago Oriental Institute inv.no. 29871 [d'après E. TEETER, *Before the Pyramids. The origins of Egyptian civilization*, Chicago, 2011, p. 36, fig. 4.4].

c. Jarre pansue à tenons triangulaires. Gebel Silsileh, numéro de tombe non précisé. Musée du Caire, inv.no. CG 18805 [d'après G. LEGRAIN, «Notes d'inspection. VI. La nécropole archaïque du Gebel Silsileh», *ASAE* 4, 1903, p. 218-220].

cœur de production des D-wares, lesquelles peuvent néanmoins y être importées ponctuellement<sup>5</sup>. Une hypothèse vraisemblable serait alors qu'il s'agit d'imitations du style de la D-ware par des ateliers locaux, analogue au phénomène observé dans la périphérie nord de la culture nagadienne, avec les imitations de D-wares produites à Abousir el-Melek<sup>6</sup>. Du reste, l'une de celles-ci figure elle aussi une girafe, bien reconnaissable à ses quatre appendices verticaux sur la tête (les deux oreilles et deux cornes) et à son long cou, et qui paraît représenter l'un des parallèles plus probants à celle du tesson de Cambridge. Dans ce cas cependant, autant les cornes sont surmontées d'une boursoufflure étonnamment conforme à la réalité anatomique, autant les petits traits parallèles figurant normalement la crinière ont ici été réinterprétés en une toison sur le poitrail, analogue à celle dont le mouflon est normalement affublé sur les représentations nagadiennes<sup>7</sup>.

5 On peut citer, dans la même région également, le vase à anses tubulaires trouvé à Gebelet Youssef, à proximité d'el-Hosh (D. HUYGE, «The fish hunters of el-Hosh: Rock art research and archaeological investigations in Upper Egypt (1998-2004)», *Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer* 51, 2005, p. 231-249 ; plus récemment également, W. CLAES, St. HENDRICKX, D. HUYGE, «One tomb and many potsherds: a few remarks on a possible Predynastic cemetery and settlement activity at el-Hosh (Upper Egypt)», dans J.M. Doyen (dir.), *De l'Escault au Nil. Bric à brac en hommage à Eugène Warmenbol*, Treignes, 2022, p. 81-92, fig. 8) qui, de son côté, présente toutes les caractéristiques d'une D-ware plus « traditionnelle ».

6 J. AKSAMIT, «The D-ware from Abusir el-Melek», dans C.J. Eyre (dir.), *Proceedings of the 7th international Congress of Egyptologists, Cambridge, 3-9 September 1995*, Louvain, 1998, p. 31-38.

7 St. HENDRICKX *et al.*, «Late Predynastic/Early Dynastic rock art scenes of Barbary sheep hunting from Egypt's Western Desert. From capturing wild animals to the women of the 'Acacia house'», dans H. Riemer *et al.* (dir.), *Desert animals in the Eastern Sahara: Status, Economic Significance and Cultural Reflection in Antiquity: Proceedings of an interdisciplinary ACACIA workshop held at the University of Cologne*, Cologne, 2009, p. 189-244.

**Figure 5.** Jarre cylindrique à anses tubulaires, Abousir el-Melek tombe 51i5  
Berlin Ägyptisches Museum inv.no. ÄM 18641  
[d'après A. SCHARFF, *Die Altentümer der Vor- und Frühzeit Ägyptens*. Teil 1. *Werkzeuge, Waffen, Gefässe*, Berlin, 1931, cat.no. 34].



## LA JARRE SUBCOMPLÈTE DU GARSTANG MUSEUM, LIVERPOOL : LE DIABLE EST DANS LES DÉTAILS

Le Musée Garstang de Liverpool possède lui aussi une D-ware mettant en scène une girafe (**fig. 6 et 8**). Il s'agit cette fois d'une jarre quasi intégralement préservée (hauteur 28,7 cm, diamètre maximal 21 cm), malgré un large manque dans la partie supérieure qui a malheureusement emporté la tête de la girafe. En-dehors de cette zone, l'objet est bien préservé et sa forme céramique est bien reconnaissable quoiqu'originale : une jarre ovoïde sans anses et pourvue d'un col bien individualisé et d'une épaisse lèvre modelée. Contrairement aux exemplaires similaires (cf. *infra*, **fig. 13**), sa base se termine en pointe marquée, rendant l'objet incapable de tenir debout sans support à l'inverse de ses plus proches parallèles. La parenté formelle est cependant claire et se trouve encore renforcée par le fait que l'une des seules autres girafes connues en D-ware apparaît justement sur l'une de ces jarres : l'exemplaire de Berlin inv. no. 15129 (cf. *infra*, **fig. 12**). Cet article est l'occasion de présenter plus en détail cette jarre, illustrée dans une brève publication par Barbara Adams en 1988<sup>8</sup> mais jamais discutée.



**Figure 6.** Jarre ovoïde sans anses à base conique, Garstang Museum, Liverpool, inv.no. E.3035 [photo de l'auteure].

Beaucoup plus classique dans sa décoration que le fragment conservé au Fitzwilliam museum (bateau à deux 'cabines' rectangulaires, lignes ondulées et « ZZ-signs »<sup>9</sup>, motifs végétaux), ce vase présente pourtant de nombreux détails détonants et relativement originaux. La présence d'un rectangle supplémentaire (cabine?) à la poupe de l'embarcation, par exemple, en est un, que nous n'avons retrouvé sur aucun autre vase peint de la même catégorie. Seule une jarre (British Museum inv.no. EA 36326 ; cf. *infra*, **fig. 18b**) présente une « cabine » supplémentaire à proximité de l'une des extrémités d'une embarcation, sans être directement plaquée contre elle comme dans le cas du vase du Garstang Museum. À l'autre extrémité de l'embarcation, la

8 B. ADAMS, *Predynastic Egypt*, Aylesbury, 1988, p. 49, fig. 29.

9 J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, Oxford, 2000 (2<sup>e</sup> édition), p. 101, les nomme « ZZ-birds », ce qui nous paraît surinterpréter ces signes sans référence figurative évidente ; G. GRAFF, « Las representaciones de los signos ondulatorios en los vasos nagadienses », *BAEDE* 14, 2004, p. 7-41.



Figure 7. Jarre ovoïde à tenons triangulaires (détail), provenance inconnue  
British Museum inv.no. EA 36326  
[© Trustees of the British Museum].



Figure 8. Garstang Museum, Liverpool, inv.no. E.3035 [fac-similé de l'auteure].

«rame-gouvernail»<sup>10</sup> (trait vertical plus allongé assorti d'un élargissement en forme de pale) ne connaît également que d'assez rares parallèles<sup>11</sup>, en particulier sur le «tissu de Gebelein» et la «tombe 100» d'Hiérakonpolis, ainsi que sur un autre vase où ces rames sont au nombre de trois par bateau (Ashmolean Museum inv.no. 1895.584).

Une autre spécificité est la présence d'extrémités arrondies aux pattes de deux au moins des figures animales en présence. Dans le cas des bouquetins, il pourrait éventuellement s'agir d'un épaissement involontaire dû à l'aplatissement du pinceau en fin de trait ; mais elles sont clairement

10 Nous empruntons l'expression à D. VANHULLE, *Le bateau pré- et protodynastique dans l'iconographie et l'archéologie égyptiennes. Pour une étude analytique et sémiologique de la navigation au 4<sup>e</sup> millénaire avant JC*, thèse de doctorat inédite, 2016, Université Libre de Bruxelles, p. 67 et *passim*. J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, Oxford, 2000 (2<sup>e</sup> édition), p. 101, parle de «steering oar».

11 Sur la grande jarre du Metropolitan Museum inv.no. 15.2.34, un être humain paraît manœuvrer une rame ou gouvernail similaire, si tant est qu'il s'agisse du même objet.

intentionnelles dans le cas de la girafe. Ce détail morphologique n'est lui aussi attesté nulle part dans le reste de la D-ware, à l'exception notable d'un vase assez atypique conservé à l'Ashmolean Museum (inv.no. E.2832, **fig. 17a**), ainsi que de la même jarre du British Museum<sup>12</sup> déjà citée (inv.no. EA 36326, **fig. 7** et **17b**). Nous y reviendrons plus extensivement *infra*. Enfin, l'aplat rectangulaire orné de croisillons, autant que la spirale qui précède immédiatement la girafe, ne connaissent pas non plus de parallèle en D-ware<sup>13</sup>, à l'exception de la jarre très originale d'Hiérakonpolis déjà signalée (Oriental Institute inv.no. E.29871, **fig. 4a**).

Au-delà de ces incongruités par rapport au reste du répertoire, l'objet présente aussi –et c'est plus rare– des incohérences au sein même de son décor, d'un élément à l'autre (**fig. 8**). Les quatre bouquetins présentent des formes de museau très différentes les unes des autres (cf. *infra*). La manière de réaliser les cornes, plus ou moins hautes, diffère elle aussi fortement d'un exemplaire à l'autre, mais dans ce cas, ces différences pourraient aussi s'expliquer en fonction de l'espace disponible, certains d'entre eux étant surmontés de «signes-ZZ». Le dernier de la file, enfin, a même une longue queue tombante, tout à fait distincte de la petite queue retroussée des autres animaux, alors même qu'il ne peut guère s'agir d'une volonté de dénoter une autre espèce<sup>14</sup> : l'animal a les mêmes cornes recourbées que le reste de la série<sup>15</sup>. On pourrait se demander si de telles disparités de traitement trahissent une forme de maladresse (pas nécessairement liée à un manque de compétence de la part du peintre, mais à un manque de familiarité avec des motifs nouveaux par exemple), voire la collaboration sur un même vase de plusieurs mains dont l'une serait moins expérimentée que l'autre, mais cela ne peut demeurer que purement spéculatif.

Quant aux éléments végétaux, ils font eux aussi montre de différences, puisque l'un présente un tronc triangulaire, l'autre une forme beaucoup plus arrondie, au tracé très différent (deux coups de pinceau vs. un seul, mouvement horaire vs. antihoraire). De telles disparités dans la réalisation des motifs se produisent parfois, quoiqu'elles soient rares (la jarre Berlin Ägyptisches Museum inv. no. 13824, ainsi, combine également les deux types de tronc).

De telles originalités ne constituent pour autant pas de raison suffisante pour douter de l'authenticité de l'objet, bien que le musée ne conserve aucune information sur ses circonstances d'acquisition. Le fait que l'objet ait été acquis sous une forme fragmentaire semble a priori s'inscrire en faveur de son authenticité. Surtout, la manière dont sont réalisés les différents éléments du décor est trop parfaitement cohérente avec le reste des habitudes graphiques nagadiennes. On en voudra pour preuve la forme très particulière et emphatisée de la queue de la girafe, qui trouve des parallèles probants dans les représentations de l'horizon précédent (**fig. 9a**). Les figurations de girafe avant

12 De manière intéressante, les gazelles pourtant en tout point identiques des tessons conservés au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye (no.inv. 77719.E01 et E02), sans aucun doute issues du même atelier (mais visiblement pas de la même main : elles s'en distinguent aussi par l'absence de petit appendice ventral –organes génitaux?– et par des pattes plus longues à la sinuosité plus marquée), ont pour leur part des «pieds» formés d'un trait droit et non d'un rond : elles se rapprochent en cela des habitudes du reste de la D-ware.

13 Les D-wares intégralement ornées de spirales sont bien sûr légion, et il est également fréquent que la base des jarres soit ornée d'une spirale (en accord avec leur forme circulaire), mais elles n'apparaissent pas comme un motif parmi d'autres au sein du décor figuré des parois.

14 Comme c'est par exemple le cas sur le gobelet du Metropolitan Museum déjà illustré **fig. 2** : les deux registres de bovidés sont clairement différenciés à la fois par leur taille et par la forme de leur queue (longue, tombante et fourchue vs. courte et recourbée), bien que leur encornure et leur morphologie générale soient similaires. On en retire l'impression d'une iconographie qui cherche à la fois à différencier deux taxons et à en souligner la parenté morphologique, comme pour deux sous-espèces d'une même catégorie.

15 Celles-ci ont malheureusement été partiellement effacées par la restauration récente de l'objet, mais nous en avons restitué l'aspect originel sur le facsimilé à partir de photographies avant remontage.

Nagada IIB se partagent principalement<sup>16</sup> entre deux morphotypes distincts, l'un affublé d'une queue relevée, décrivant un large arc de cercle au-dessus de la croupe de manière peu conforme à l'éthologie normale de l'animal<sup>17</sup>, et l'autre au cou très vertical et redressé, pourvue d'une longue queue tombante; mais, dans l'un et l'autre cas, il est très fréquent que la touffe de poils finale de la queue de l'animal soit exagérée de façon tout à fait irréaliste par rapport à la morphologie de l'animal. C'est le cas, par exemple, sur une palette de forme atypique conservée au Petrie Museum (fig. 9b), mais on le rencontre également sur divers autres exemples<sup>18</sup>, comme l'incision sur œuf d'autruche Berlin Ägyptisches Museum inv.no. ÄM 22393 (une technique qui paraît exclusivement utilisée entre Nagada IC et IIA). La forme particulière de la queue de la girafe de Liverpool semble directement faire référence à cette habitude graphique héritée de la période précédente.



Figure 9. Garstang Museum, Liverpool, inv.no. E.3035 (détail) [photo de l'auteure] et comparatif pour la forme de la queue (palette scutiforme, provenance inconnue, Petrie Museum inv. no. UC 15766 [fac-similé de l'auteure].

### FRÉQUENCE DE LA GIRAFE DANS LES MANIFESTATIONS GRAPHIQUES ENTRE NAGADA IIC ET LA I<sup>E</sup> DYNASTIE

Si la girafe fait ainsi partie des motifs fréquents de l'horizon IC-IIB, où elle représente en particulier une part non négligeable des incisions sur céramique, palette ou œuf d'autruche, elle se raréfie notablement à la période suivante, correspondant à la grande phase de production des vases D-ware. Nous avons pu recenser les deux vases D-ware déjà mentionnés (les jarres de Berlin et d'Abousir el-Melek) et une incision

16 Un troisième morphotype, plus rare et qui ne nous concerne pas ici, apparaît notamment sur la palette incisée Metropolitan Museum inv.no. 68.59, et se caractérise par un cou très horizontal, une cuisse galbée et un jarret marqué, et un chanfrein très naturaliste.

17 Une étude plus détaillée est consacrée à ce morphotype dans A. BRÉMONT & D. VANHULLE, « A 'Nubian touch'? A rock art perspective on culture contacts in the First Cataract during the Fourth Millennium BCE » (à paraître).

18 Cette spécificité se retrouve également dans plusieurs exemples rupestres, dont la datation fine (au-delà d'une caractérisation générale comme « prédynastique ») n'est cependant pas toujours aisée. On la trouve par exemple au Ouadi Oum Salam (sites SAL-10, SAL-14, cf. M. MORROW & M. MORROW, *Desert RATS: Rock Art Topographical Survey in Egypt's Eastern Desert*, Oxford, 2002, p. 56, 63-67) ou sur un site du désert thébain (site WHW-19, cf. J. C. DARNELL, « Iconographic Attraction, Iconographic Syntax, and Tableaux of Royal Ritual power in the Pre- and Proto-dynastic rock inscriptions of the Theban Western Desert », *Archéo-Nil* 19, 2009, p. 89).

sur une très grande jarre de stockage provenant d'el-Mahâsna (fig. 10a, aujourd'hui Pitt-Rivers Museum inv.no. 1901.42.166). Quelques objets supplémentaires sont plutôt associés à l'horizon IID-IIIa voire plus tardifs, à savoir – en sus des représentations plus connues sur la « massue de Sayala » et la « petite palette d'Hierakonpolis » – une gravure rupestre à Nag' el-Hamdulab près d'Assouan (fig. 10b), un bol peint trouvé à Qustul (fig. 10d), et deux céramiques incisées respectivement après (fig. 10c) et avant cuisson (Boston Museum of Fine Arts inv.no. 03.1959<sup>19</sup>, fig. 10e).

Les deux vases fragmentaires présentés dans cette note permettent donc de doubler le corpus d'attestations de la girafe en D-ware, ce qui n'est pas négligeable. Il n'est guère douteux que la raréfaction de cet animal dans le répertoire figuré (ou « iconocénose » dans la terminologie suggérée par le préhistorien François Djindjian<sup>20</sup>) fait écho à la raréfaction de l'animal vivant dans l'environnement immédiat des Nagadiens (« biocénose »<sup>21</sup>), du fait de l'aridification progressive de la basse vallée du Nil tout au long du IV<sup>e</sup> millénaire<sup>22</sup>. Cependant, l'iconographie ne peut pas être considérée comme un reflet exact et en temps réel des changements bioclimatiques<sup>23</sup>, et du reste l'important renouvellement du bestiaire figuré au seuil de la période Nagada IIC est trop soudain pour ne pas être dû davantage aux changements de préoccupations de la société humaine qu'aux fluctuations climatiques. De fait, l'horizon IIC-IID se caractérise essentiellement par la production des D-wares, lesquelles semblent se standardiser très rapidement autour d'un répertoire de motifs figuratifs restreint – bateaux, « plante nagadienne », arbres schématiques, peaux animales, « autruches »<sup>24</sup>, anthropoïdes masculins et féminins, et d'occasionnelles gazelles et bouquetins. La deuxième grande catégorie d'objets décorés produits à

19 St. HARVEY, « A Decorated Protodynastic cult stand from Abydos », dans P. der Manuelian & R. Freed (dir.), *Studies in honor of William Kelly Simpson*, Boston, 1996, p. 361-378.

20 F. DJINDJIAN, « Fonctions, significations et symbolismes des représentations animalières paléolithiques », dans J. Clottes (dir.), *L'art pléistocène dans le monde. Actes du congrès IFRAO, Tarascon-sur-Ariège, septembre 2010*, Tarascon-sur-Ariège, 2012, p. 312-320.

21 F. Djindjian emploie le terme de « zoocénose » ; bien que signifiant lui aussi, étymologiquement, « vivant », la racine *zoo-* nous paraît avoir trop pris le sens général d' « animal » pour ne pas être ambiguë ; nous proposons donc de le remplacer par « biocénose », concept original de la biologie et de l'écologie, pour le contraster le plus efficacement possible aux deux autres notions du trio proposé par le préhistorien, à savoir la « taphocénose » (taxons attestés dans les assemblages osseux d'origine anthropique, donc exploités par l'homme d'une façon ou d'une autre) et l' « iconocénose ».

22 Même si la chronologie et l'étendue exacte de ces changements sont encore en débat dans la littérature spécialisée : confronter par exemple K. NICOLL, « Recent environmental change and prehistoric human activity in Egypt and Northern Sudan », *Quaternary Science Reviews* 23, 2004, p. 561-580, qui donne « full desert conditions » à 5500 BP, et N. MARRINER *et al.*, « ITCZ and ENSO-like pacing of Nile delta hydro-geomorphology during the Holocene », *Quaternary Science Reviews* 45, 2012, p. 73-84, qui privilégie 4600 BP. Proposition de synthèse récente dans J. CLARKE *et al.*, « Climatic changes and social transformations in the Near East and North Africa during the 'long' 4<sup>th</sup> millennium BC: A comparative study of environmental and archaeological evidence », *Quaternary Science Reviews* 136, 2016, p. 96-121.

23 Voir entre autres J. LESUR, « Des animaux et des hommes en Egypte au Néolithique et Prédynastique », *Archéo-Nil* 23, 2013, p. 33-54 ; Ch. KITAGAWA, « The status of fallow deer in Ancient Egypt: autochthonous or introduced? », dans E. Vila, L. Gourichon, A. Choyke & H. Buitenhuis (dir.), *Archaeozoology of the Near East VIII*, Lyon, 2008, p. 541-552 ; cf. bibliographie synthétique dans A. BRÉMONT, « Un éléphant, ça trompe énormément... Animal fantastique ou perte de référent de *Loxodonta africana* en Egypte au pré- et protodynastique (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> millénaires) », dans E. Paillet, M. Sepulveda, E. Robert, P. Paillet & N. Mélard (dir.), *Caractérisation, Continuités et Discontinuités des manifestations graphiques dans les sociétés préhistoriques. Proceedings of the XVIII UISPP World Congress*, Oxford, 2020, p. 93-110.

24 Sur le long débat autour de l'identification des échassiers représentés en D-ware, cf. la synthèse de St. HENDRICKX, « Autruches et flamants. Les oiseaux représentés sur la céramique prédynastique de la catégorie *Decorated* », *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* 1, 2000, p. 21-52.



**Figure 10.** Représentations de girafes sur d'autres media iconographiques entre Nagada IIC et IIIA.

a. Grande jarre de stockage ovoïde Late-Ware incisée après cuisson. El-Mahâsna, habitat S2. Pitt-Rivers Museum inv. no. 1901.42.166 [fac-similé de l'auteur].

b. Panneau rupestre piqueté. Nag' el-Hamdulab, panneau 7a, détail [photo aimablement communiquée par M.C. Gatto et A. Urcia].

c. Petite fiole Late-Ware incisée après cuisson. Matmar, tombe 1049. Berlin Ägyptisches Museum inv.no. 23447 [© Berlin Staatliche Museen zu Berlin].

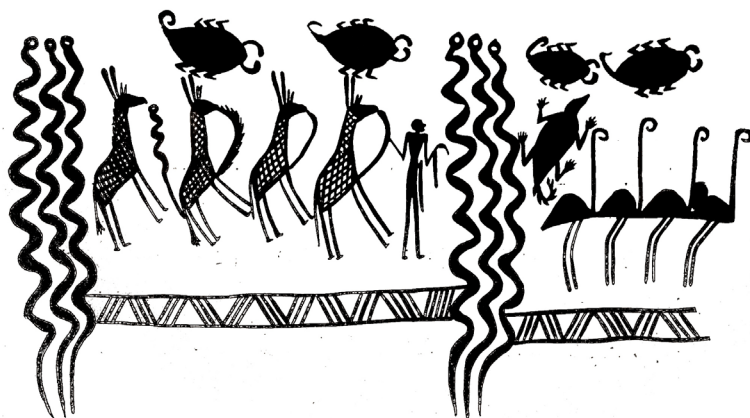
d. Bol D-ware. Qustul, tombe L19 [d'après B. WILLIAMS, *Excavations between Abu Simbel and the Sudan frontier. The A-Group royal cemetery at Qustul: Cemetery L*, Chicago, 1986, pl. 91].

e. Support ajouré en poterie, incisé après cuisson. Temple d'Abydos, Boston Museum of Fine Arts inv.no. 03.1959 [fac-similé de l'auteur].

cette période est celle des palettes zoomorphes, qui favorisent le poisson et les oiseaux. Le reste des productions figurées, telles les incisions sur céramique ou les gravures rupestres, devient anecdotique, ou se concentre désormais de plus en plus sur un répertoire mettant en scène exclusivement des êtres humains et des embarcations (en tout cas, pour ceux que l'on parvient à dater avec certitude de cette période).

Dans ce contexte, la résurgence ponctuelle du motif de la girafe, assortie du maintien d'une connaissance convenable de son anatomie<sup>25</sup>, pose certainement question. Malheureusement, il est très difficile d'en élucider la symbolique, tout à la fois à cause du nombre restreint d'attestations et du fait qu'une partie d'entre elles apparaît isolée, hors de tout contexte narratif qui pourrait contribuer à éclairer ses connotations et la raison de sa représentation. Seuls quelques éléments peuvent être avancés, dont l'interprétation n'est ni univoque ni limpide, mais qui seuls permettent de circonscrire un peu mieux le rôle de la girafe dans ce type de décor.

D'une part, les travaux précédents ont bien souligné que les girafes apparaissent au sein de trois motifs standardisés, on pourrait dire des *topoi*, qui sont repris tels quels sur une série de documents. L'un d'eux, largement commenté<sup>26</sup>, est l'insertion de la girafe au sein d'une frise d'échassiers, sur plusieurs des ivoires gravés connues pour l'horizon IID - IIIA. C'est peut-être dans ce cadre qu'il faut comprendre l'association de la girafe avec les serpents, tenus dans le bec de ces échassiers ou (mais c'est un *unicum*) assimilés à une sorte de «longe» sur la jarre de Berlin illustrée **fig. 11**. Le second motif<sup>27</sup> met en scène une paire de girafes, affrontées symétriquement autour d'un arbre en général considéré comme un palmier, et qui paraît inspiré, repris, ou réinterprété, du motif dit de «l'arbre de vie» dans la glyptique mésopotamienne<sup>28</sup>, où des bovidés se cabrent de part et d'autre d'un motif végétal. Enfin, on note une association relativement récurrente entre girafes et



**Figure 11.** Jarre ovoïde élancée sans anses D-ware. Provenance inconnue, Berlin Ägyptisches Museum inv.no. ÄM 15129 [d'après A. SCHARFF, *Die Altertümer der Vor- und Frühzeit Ägyptens*. Teil 1. *Werkzeuge, Waffen, Gefässe*, Berlin, 1931, cat.no. 337].

25 Sur cet élément étonnant de la représentation de girafes tout au long de l'époque dynastique malgré les occasions très limitées de rencontrer réellement cet animal sur le territoire égyptien, voir Chr. CANNUYER, *La girafe dans l'Égypte ancienne et le verbe sr. Étude de lexicographie et de symbolique animalière*, Bruxelles, 2010. Pour une intéressante étude comparative et une explication possible du maintien de la connaissance, au moins indirecte, de la physionomie de la girafe, on peut consulter K. LISCOMB, «How the giraffe became a qilin: intercultural signification in Ming Dynasty arts», dans J. Silbergeld & E. Y. Wang (dir.), *The zoomorphic imagination in Chinese art and culture*, Honolulu, 2016, p. 341-378.

26 Synthèses bibliographiques dans W. DAVIS, *Masking the blow. The scene of representation in Late Prehistoric Egyptian Art*, University of California Press, 1992; Chr. CANNUYER, *op.cit.*, p. 99-106.

27 E.g. Chr. KÖHLER, «Re-assessment of a Cylinder Seal from Helwan», *Göttinger Miscellen* 168, 1999, p. 49-56; Kr. CIALOWICZ, «La composition, le sens et la symbolique des scènes zoomorphes prédynastiques en relief. Les manches de couteaux», dans R. Friedman & B. Adams, *The Followers of Horus. Studies dedicated to Michael Allan Hoffman*, Oxford, 1992, p. 246-264.

28 Voir I. WALLERT, *Die Palmen im Alten Ägypten: eine Untersuchung ihrer praktischen, symbolischen und religiösen Bedeutung*, Berlin, 1962.

bateaux dans plusieurs représentations rupestres (par exemple **fig. 10b**), laquelle a pu être glosée comme en lien avec un supposé rôle héliophore de la girafe<sup>29</sup>, par assimilation avec la notion plus tardive de barque solaire.

Un autre élément, moins discuté, envisage le bestiaire figuré dans sa globalité et dans sa structure. Or, à partir de Nagada IIC, celui-ci tend, plus encore que précédemment, à se focaliser sur les espèces les plus exotiques et les moins fréquemment rencontrées; non seulement les espèces domestiques n'ont jamais vraiment fait l'objet de nombreuses représentations iconographiques<sup>30</sup>, mais même les espèces nilotiques se raréfient puisque le crocodile, l'hippopotame<sup>31</sup>, la tortue sont de moins en moins représentés. En revanche, des animaux non-indigènes comme les lions<sup>32</sup>, les lycas<sup>33</sup>, les daims<sup>34</sup> ou les jabirus, et même divers animaux « fantastiques »<sup>35</sup> font désormais irruption dans l'univers visuel nagadien : clairement, les représentations iconographiques favorisent désormais la référence aux ailleurs lointains et exotiques. Peut-être la girafe, avec son cou impressionnant inédit chez d'autres espèces et sa queue visiblement objet d'un intérêt particulier chez les Nagadiens (au point d'être volontairement hypertrophiée dans les représentations), emblématisait-elle l'exotisme au plus haut point. Peut-être même peut-on proposer, certes de façon très spéculative, que son association fréquente avec les bateaux pourrait être liée à l'idée d'une origine exogène, comme les arbres à encens de Pount<sup>36</sup>. Une telle suggestion pourrait également s'accorder avec les quelques représentations, certes rares, de girafe menée par un être humain, dont la jarre de Berlin (**fig. 12**) constitue l'exemple le plus flagrant, et

29 W. WESTENDORF, « Von Sonnentier zum Sonnenboot », dans M. Görg & E. Pusch (dir.), *Festschrift Elmar Edel: 12 März 1979*, Bamberg, 1979, p. 432-445; D. HUYGE, « Cosmology, Ideology, and Personal Religious Practice in Ancient Egyptian rock art », dans R. Friedman (dir.), *Egypt and Nubia: Gifts of the desert*, Londres, 2002, p. 192-206; D. HUYGE, « Detecting magic in rock art: the case of the ancient Egyptian 'malignant ass' », dans H. Riemer *et al.* (dir.), *Desert animals in the Eastern Sahara: Status, Economic Significance and Cultural Reflection in Antiquity: Proceedings of an interdisciplinary ACACIA workshop held at the University of Cologne*, Cologne, 2009, p. 293-307.

30 J. LESUR, *op.cit.*; St. HENDRICKX, « L'iconographie de la chasse dans le contexte social prédynastique », *Archéo-Nil* 20, 2011, p. 108-136.

31 St. HENDRICKX & M. EYCKERMAN, « Tusks and tags: between the hippopotamus and the Naqada-plant », dans R. Friedman & P. Fiske (dir.), *Egypt at its Origins 3. Proceedings of the Third International Conference 'Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt'*, London, 27th July - 1st August 2008, Louvain, 2011, p. 497-534.

32 D. OSBORN & J. OSBORNOVA, *The Mammals of Ancient Egypt*, Warminster, 1998, p. 2; cf. aussi commentaires sur l'absence du lien dans les restes ostéologiques dans W. VAN NEER, R. FRIEDMAN & B. DE CUPERE, « A leopard in the Predynastic Elite Cemetery HK6 at Hierakonpolis, Egypt », dans B. de Cupere, V. Linseele & S. Hamilton-Dyer (dir.), *Archaeozoology of the Near East V. Proceedings of the 10th international symposium on the Archaeozoology of Southwestern Asia and Adjacent areas*, Louvain, 2013, p. 283-306.

33 Voir argumentaire complet dans A. BRÉMONT, « Newcomers in the Bestiary. A review of the presence of *Lycaon pictus* in Late Predynastic and Early Dynastic environment and iconography », dans S. Ikram, J. Kaiser & St. Porcher (dir.), *The Ancient Egyptians and the natural world. Flora, Fauna, & Science*, Leiden, 2021, p. 61-70.

34 Ch. KITAGAWA, *op. cit.*

35 Pour une synthèse bibliographique récente, cf. G. PIZZATO, « The fantastic creatures in Predynastic Egypt: An essay about Near-Eastern influences », *Journal of Intercultural and Interdisciplinary Archaeology* 3, 2019, p. 29-38.

36 E.g. T. EL-AWADY, « King Sahure with the Precious Trees from Punt in a unique scene », dans M. Barta (dir.), *Old Kingdom Art and Archaeology: Proceedings of the conference held in Prague, May 31 – June 4, 2004*, Prague, 2007, p. 37-44; ou les reliefs bien connus d'Hatchepsout à Deir el-Bahari.













	GIRAFES – TYPE E1			GIRAFES – TYPE E2	
Peinture	 <i>Berlin AM 15129</i>	 <i>Abousir el-Melek t. 5115</i>	 <i>Garstang E. 3035</i>	 <i>Qustul t. L.19-L.21</i>	
Incision sur matière dure					
Incision sur pierre tendre	 <i>Mahasna habitat S2</i>			 <i>Gebel Tjauti</i>	
Incision sur poterie				 <i>Boston MFA 03.1959</i>	 <i>Matmar t. 1049</i>
Piquetage sur pierre	 <i>Onadi Muawwad site MUA-12 ?</i>	 <i>Onadi Muawwad site MUA-6 ?</i>	 <i>Nag el-Hamdulab NEH-7c</i>	 <i>Nag el-Hamdulab NEH-7a (E1/E2 ?)</i>	

Figure 12. Tableau récapitulatif des deux morphotypes en présence pour les représentations de girafe entre Nagada IIC et IIIA/B.

qui, plus qu'elles n'évoquent d'hypothétiques battues de chasse<sup>37</sup>, font surtout penser aux scènes bien postérieures où elle est présentée comme tribut ou cadeau diplomatique<sup>38</sup>. Une telle hypothèse est cependant affaiblie par le fait que la girafe n'est jamais représentée expressément à bord des bateaux, mais plutôt comme les surplombant, sans contact direct.

Il est encore difficile de cerner les éventuelles symboliques associées à la girafe à ces périodes, en l'absence de sources textuelles et au vu de la paucité des documents, où l'animal est de plus souvent représenté seul. Les deux nouveaux artefacts présentés ici ne contribuent guère à résoudre ce problème, le premier par son caractère trop fragmentaire, le second parce que la girafe y est représentée de façon hiératique, n'interagissant avec aucun des autres éléments du décor qui y sont traités comme des éléments d'une frise. Même si un bateau apparaît à proximité de l'animal, ils ne sont pas directement assemblés comme c'est le cas sur les panneaux rupestres déjà cités. L'association entre la girafe et les bouquetins, enfin, n'est pas particulièrement saillante dans le reste de la documentation, si ce n'est, on l'a dit, comme des animaux des marges, caractérisant un monde liminal et que l'on a rarement l'occasion de rencontrer – ce que renforce encore l'étude des

37 La girafe n'est jamais représentée chassée, comme le rappelait D. HUYGE, « Giraffes in Ancient Egypt », *Nekhen News* 10, 1998, p. 9-10 (*contra* M. HOFFMAN, *The Predynastic of Hierakonpolis. An interim report*, 1982, p. 63).

38 Notamment tombe de Rekhmiré, cf N. DE GARIS DAVIES, *The tomb of Rekh-mi-re' at Thebes*, New York, 1943, pl. XX.

assemblages fauniques, où la girafe est inexistante<sup>39</sup> et les herbivores sauvages rares<sup>40</sup>. À notre sens, l'intérêt principal de ces deux objets, et surtout de la jarre conservée à Liverpool, se situe ailleurs, car ils pourraient apporter des éléments supplémentaires pour la compréhension de la chronologie de la production D-ware.

## L'APPORT DE LA JARRE DE LIVERPOOL À UNE TENTATIVE DE CHRONOLOGIE FINE DES D-WARES

La chronologie interne des céramiques peintes D-ware – pourtant produites pendant environ deux cents ans et dont on pourrait donc supposer qu'elles ont pu connaître un certain nombre d'évolutions – est en effet encore très mal appréhendée<sup>41</sup>, tant pour les formes céramiques que pour le décor lui-même. Cet état de fait tient à diverses raisons historiques, en particulier le faible nombre de D-wares à décor figuratif retrouvées en contexte et dont la datation pourrait donc être éclairée par l'assemblage associé. Une autre raison réside dans l'hésitation de Petrie dans la méthode à adopter pour classer ces vases, qui a abouti à une proposition de typologie « bâtarde », mêlant

39 Sur l'ensemble des assemblages prédynastiques étudiés, un unique ossement de girafe a été identifié à Adaïma (B. MATHIEU, « Les travaux de l'Institut français d'archéologie orientale en 2001-2002 », *BIFAO* 101, 2001, p. 489). Fragment infime (une phalange) et isolé, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'un élément osseux involontairement piégé dans une peau, parvenu en Égypte par commerce (communication personnelle Wim van Neer).

40 Il est certes possible, au vu des similarités morphologiques entre ovicaprins sauvages et domestiques et en fonction du degré de préservation, que certains restes n'aient pas été reconnus sur les sites prédynastiques, mais ce phénomène ne saurait remettre en cause les proportions générales indiquées, notamment parce que les différences de taille sont malgré tout notables et la zone d'incertitude restreinte (communication personnelle Joséphine Lesur).

41 Depuis l'hypothèse, émise par W. F. Petrie à partir de ses propositions de *Sequence Dating*, de développement des motifs peints sur les D-wares au fil du temps (W. F. PETRIE & A. MACE, *Diospolis Parva*, Londres, 1902, pl. IV), seules une poignée de tentatives ont été menées, notamment G. GILBERT, « Some notes on Prehistoric decorated vessels with boat scenes », *Bulletin of the Australian Center for Egyptology* 10, 1999, p. 19-37 dont la méthodologie ne nous paraît pas suffisamment solide (notamment parce qu'ils s'appuient sur les types définis par Petrie). Récemment, Stan Hendrickx a proposé une nouvelle hypothèse à partir du cas du vase BM EA 36326 (discuté *infra*) : St. HENDRICKX *et al.*, « Size mattered in Predynastic Egypt: A very large decorated vessel in the British Museum », dans A. R. Warfe & J. C. R. Gill (dir.), *Dust, Demons and Pots. Studies in honour of Colin A. Hope*, Leuven, 2020, p. 279-304. La discussion se focalise sur le type des jarres à tenons triangulaires, mais les arguments de datation présentés ne semblent pas pouvoir être interprétés de manière extrêmement univoque, malgré l'affirmation des auteurs que « *the majority of examples can be attributed to Naqada IID by the presence of specific wavy-handled types* ». En effet, le tableau récapitulatif fourni comporte pas moins de trois occurrences qui sont au contraire datables de Nagada IIC selon la séquence chronologique proposée par Stan Hendrickx lui-même (Diosopolis R40 et Nagada 1287 comportant les types W4 et W8 ; ainsi que Matmar 5130 comportant un vase W8). La tombe Nagada 512 comporte certes un type W6 qui serait daté de Nagada IID1 (quoiqu'il soit connu par une unique attestation sur l'ensemble du corpus nagadien), mais les données très récemment redécouvertes pour les assemblages céramiques du site de Nagada (*Pottery Lists* originales de Petrie publiées par A. STEVENSON, « Archival record of W. M. F. Petrie's 1894-5 excavations », dans A. Stevenson & J. van Wetering (dir.), *The many histories of Naqada: archaeology and heritage in an Upper Egyptian region*, Londres, 2021, p. 19-50 et n. 24) portent à notre connaissance la présence, dans la même tombe, d'un type de *Black-topped* B36, mieux connu, et produit entre Nagada IIA et IIC (St. HENDRICKX, *De Grafvelden der Naqada-cultuur in Zuid-Egypte, met bijzondere aandacht voor het Naqada III Grafveld te Elkab. Interne chronologie en sociale differentiatie*. Vol. II. *Tabellen en bibliografie*, thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Leuven, 1989, p. 74). Quant au type W27, il serait datable de l'une ou l'autre période et même plus répandu à Nagada IIC (*Ibid.*, p. 98), ce qui ne permet pas d'affirmer une date claire de Nagada IID pour la tombe Mostagedda 236 ; enfin, la tombe Mostagedda 1682 contenant « *no further object* », il est là aussi difficile de lui assigner une date. Au final, seuls deux exemplaires (ceux des tombes 7522 et 7418 et Nag' el-Deir) paraissent pouvoir être datées de la phase Nagada IID1 en vertu de la présence du type W43.



**Figure 13.** Corpus complet des jarres ovoïdes élancées sans anses (forme 11.2A dans la typologie de R. Hartmann, *Umm el-Qaab IV. Die Keramik der älteren und mittleren Naqadakultur aus dem prädynastischen Friedhof U in Abydos*, Wiesbaden, 2016, Abb. 34) porteuses d'un décor peint figuratif.

- a. Ashmolean Museum inv.no. E.2882 (Abadiyah, tombe B379) [d'après D. PATCH (dir.), *Dawn of Egyptian Art*, New Haven, 2011, p. 79].
- b. Ashmolean Museum inv.no. E.3654 (Abadiyah, tombe B431) [d'après J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, Louvain, 2000, cat.no. 919].
- c. Ashmolean Museum inv.no. E.2874 (Hu, tombe R94F) [d'après J. PAYNE, *op. cit.*, cat.no. 920].
- d. Ashmolean Museum inv.no. 1891.17 (dit provenir de Semaineh) [d'après J. PAYNE, *op. cit.*, cat.no. 921].
- e. Turin Museo Egizio inv.no. S.4749 (Hammamiya) [© Museo Egizio].
- f. Liverpool City Museum inv.no. 1973.1.365 ("Gebelein"?) [d'après D. PATCH (dir.), *op. cit.*, p. 79-81].
- g. Berlin inv.no. ÄM 15129 (provenance inconnue) [d'après D. PATCH (dir.), *op. cit.*, p. 81].
- h. Petrie Museum inv.no. UC 6339 (provenance inconnue) [photo de l'auteure].
- i. Louvre inv.no. AF6344 (possiblement Abydos?) [© 2014 Musée du Louvre/Georges Poncet].
- j. Collection privée [d'après G. GRAFF, *Les peintures sur vases de Nagada I-Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, 2009, cat.no. 518].
- k. Copenhague Musée National inv.no. 5485 [d'après Chr. BLINKENBERG & K. FRIIS JOHANSEN, *Corpus Vasorum Antiquorum. Danemark*, Paris, 1931, pl. 8.1-2].
- l. Jarre du Garstang Museum inv.no. E.3035 [photo de l'auteure].

éléments céramologiques et éléments de décor sans faire émerger de catégories claires ou permettre de cerner d'éventuelles corrélations entre les uns et les autres<sup>42</sup>.

Or, il est clair que, parmi les quelques représentations de girafe listées *supra* pour cette période, on peut distinguer deux morphotypes assez tranchés, caractérisés essentiellement par la forme de leurs pattes et de leurs cornes/oreilles. D'une part (sous-type E1), la gravure d'el-Mahâsna (fig. 10a) et les girafes peintes sur la jarre D-ware de Berlin (fig. 11) partagent un cou assez épais, une queue longue et tombante pas nécessairement pourvue d'une touffe de poils emphatisée, et surtout des pattes filiformes et droites, sans modelé, ainsi qu'une distinction originale entre les appendices sur la tête : l'une des paires (cornes ou oreilles) est clairement représentée bien plus grande que l'autre, à rebours de la réalité anatomique de l'animal (dont les oreilles sont de toute façon plus volontiers à l'horizontale de part et d'autre de la tête).

D'autre part, la petite fiole incisée de Matmar, le bol de Qustul et le « *pottery stand* » conservé à Boston font tous trois montre d'une morphologie assez différente (sous-type E2)<sup>43</sup>, en particulier dans la forme caractéristique des pattes. Toutes, et surtout la paire arrière, affichent une cuisse bien galbée contrastée à un jarret fin. Si cela caractérise d'autant plus les exemplaires les plus détaillés, les plus schématiques (e.g. Nag el-Hamdulab NEH-7a) montrent une cuisse triangulaire bien individualisée, qui contraste avec le type E1 aux pattes toujours filiformes, et qui se retrouve en revanche sur les autres figures animales associées<sup>44</sup>, preuve qu'il ne s'agit pas d'un simple hasard. Les deux pattes arrière sont figurées comme sur un même plan, mais les pattes avant sont clairement croisées en attitude de marche apparente, avec un effet de superposition, l'une apparaissant derrière l'autre. Là encore, les occurrences de Qustul et d'Abydos apparaissent très similaires malgré la différence de technique. Par ailleurs, le cou est bien plus fin et sinueux que celui, massif, des girafes de Berlin ou d'el-Mahâsna, et les cornes et oreilles ne sont plus différenciées dans leur longueur. La queue est traitée diversement, soit très courte, soit, sur deux d'entre elles au moins, avec une petite touffe finale, sans figuration hyperbolique des poils.

42 Une synthèse encore tout à fait d'actualité de l'ensemble des problèmes méthodologiques posés par la typologie de Petrie est celle de St. HENDRICKX, « The Relative Chronology of the Naqada culture. Problems and possibilities », dans J. Spencer (dir.), *Aspects of Early Egypt*, Londres, 1996, p. 37 et *passim*.

43 Le cas de la girafe du panneau principal du site NEH-7 de Nag el-Hamdulab est intéressant dans ce contexte, et pose des questions auxquelles il n'est pas encore facile d'apporter des réponses. Il est certes difficile de juger de la forme précise des oreilles et cornes au vu des détériorations qu'a subies l'animal ; néanmoins, on peut souligner que vu l'épaisseur du trait produit par le piquetage d'une part, la faible largeur de la tête d'autre part, il est peu probable que quatre protubérances verticales aient pu être figurées. Dans tous les cas, sa morphologie générale – quelle qu'en soit la raison – paraît s'inscrire dans une forme d'entre-deux par rapport aux sous-types E1 et E2 : bien que les cuisses soient indiquées par un triangle plus large, les pattes restent purement linéaires, sans inflexion pour indiquer le jarret – mais ceci pourrait être lié à la technique utilisée. La très forte ressemblance en termes de morphologie et d'attitude avec la seconde girafe à proximité immédiate et visible depuis cet emplacement (panneau 7c) pourrait aussi suggérer une pratique de copie, qui pourrait alors expliquer tout à la fois l'allure générale qui emprunte à un morphotype légèrement plus ancien, et la « mise à jour » avec une représentation des pattes qui fait plus volontiers écho aux habitudes qui se diffusent à partir de Nagada IIIA (cf. A. BRÉMONT, « Beyond 'Pharaonic': Non-hieroglyphic animal engravings of Dynastic date. Towards a chronological and interpretative framework », dans P. Polkowski (dir.), *Stone canvas. Towards a better integration of 'rock art' and 'graffiti' studies in Egypt and Sudan*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 2023, p. 79-101).

44 C'est ainsi le cas du bouquetin et des deux félins fantastiques représentés à proximité immédiate du panneau NEH-7a de Nag el-Hamdulab : St. HENDRICKX *et al.*, « The Earliest Representations of Royal Power in Egypt: the Rock Drawings of Nag' el-Hamdulab (Aswan) », *Antiquity* 86, 2012, p. 1-16, fig. 5. On connaît de plus la même morphologie appliquée à des taxons différents, qui confirment qu'il s'agit d'une habitude générale de la culture visuelle de cette période et non de la fantaisie d'un seul graveur : voir par exemple le bovin tracé au charbon de bois sur la jarre Wavy-handled du Musée du Caire (inv.no. JE 31460 = CG 11733) ou celui apparaissant sur le panneau principal du Rocher aux Vautours Panel 18 (illustré dans A. BRÉMONT, *Ibid.*).

Malgré l'absence d'une partie de la tête, la girafe du Garstang Museum est clairement plutôt assimilable au sous-type E1. Les oreilles sont certes (de façon anatomiquement plus rigoureuse) implantées de part et d'autre de la tête, mais elles sont clairement distinguées des cornes, beaucoup plus hautes, comme sur les girafes de Berlin. Le fait que ces dernières soient représentées avec de petits pieds, qui font écho aux extrémités arrondies des pattes de la girafe du Garstang Museum, renforce le parallèle. À l'inverse, le galbe de la cuisse ou de la croupe, le creux du jarret, tout le modelé qui caractérise le sous-type E2, ne sont pas présents.

On pourrait certes considérer que ces sous-types ne représentent que des variantes plus ou moins détaillée ou schématique, respectivement, sans conséquence chronologique. Cependant, l'examen des indices céramologiques et de contexte archéologique à notre disposition semble plutôt faire émerger que ces deux types pourraient s'être succédé dans le temps. La grande jarre de stockage L40 sur laquelle est gravée la girafe d'el-Mahâsna (fig. 10a) ne peut être postérieure à Nagada IID<sup>45</sup> d'après les travaux de Stan Hendrickx sur le phasage de la culture nagadienne à partir des données céramiques<sup>46</sup>. À l'inverse, la petite fiole de Matmar (fig. 11c), ornée d'une girafe E2, est d'un type (L53j=Early Dynastic 94d5<sup>47</sup>) qui n'est pas attesté avant Nagada IIIA2, et qui se poursuit jusqu'à IIIC, tandis que le «*pottery stand*» trouvé dans le temple d'Abydos (fig. 11e) ne peut être antérieur typologiquement à Nagada IID1, et pourrait être aussi récent que Nagada IIID. Il paraît donc exister deux moments distincts de la présence de la girafe dans le répertoire iconographique du Prédynastique final, emblématisés par deux morphotypes différents, l'un plutôt antérieur à Nagada IID et l'autre postérieur. La girafe de Liverpool ressortirait alors au type le plus ancien et, du reste, la manière dont les poils de sa queue sont emphatisés nous paraît, on l'a dit, héritée directement d'habitudes graphiques plutôt répandues aux périodes précédentes.

### 1. Scorpions, Serpents et Harpons : hypothèse de l'ancienneté relative des jarres de type D11.2A

De fait, les divers parallèles connus pour les éléments de décor de cette jarre présentent des points communs qui vont au-delà de simples détails morphologiques sans conséquence<sup>48</sup>. Il n'est sans doute pas anodin que la jarre de Berlin (fig. 11), seule autre D-ware à présenter une girafe avec le

<sup>45</sup> Le contexte archéologique ne peut malheureusement pas être sollicité pour la datation de cet objet, dont John Garstang n'indique pas dans sa publication du site la position précise sur le plan ou la stratigraphie de l'habitat S2 (J. GARSTANG, *Mahâsna and Bêt Khallaf*, Londres, 1903, pl. IV). Il est cependant utile de noter que les fouilles récentes ayant eu lieu à proximité de ce secteur n'ont fait émerger d'horizon postérieur à Nagada IIC - IID maximum nulle part sur le site d'el-Mahâsna (D. ANDERSON, *Power and Competition in the Upper Egyptian Predynastic: A view from the Predynastic settlement at el-Mahâsna, Egypt*, thèse de doctorat inédite, University of Pittsburgh, 2006, p. 176 et *passim*).

<sup>46</sup> St. HENDRICKX, *De Grafvelden der Naqada-cultuur in Zuid-Egypte, met bijzondere aandacht voor het Naqada III Grafveld te Elkab. Interne chronologie en sociale differentiatie*. Vol. II. *Tabellen en bibliografie*, thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Leuven, 1989, p. 86.

<sup>47</sup> W.F. PETRIE, *Corpus of proto-Dynastic pottery: thirty plates of drawings*, Londres, 1953.

<sup>48</sup> Il n'est peut-être pas inintéressant de souligner que la jarre d'Abousir el-Melek (illustrée fig. 5) présente non seulement des girafes comparables mais également la même enseigne à doubles chevrons (en général rapprochée du symbole du dieu Min), relativement peu courante dans la peinture D-ware en comparaison d'autres symboles : outre ces deux exemples, on n'en connaît que neuf (J. VILLAEYS, *Les enseignes dans l'iconographie égyptienne du Prédynastique aux premières dynasties*, mémoire de master, 2016, Sorbonne Université, cat.nos. I.083, 084, 114, 115, 166, 167, 168, 185, peut-être 173 dont le décor est peu soigné), dont deux proviennent du reste d'Abousir el-Melek. Malheureusement, cette jarre bien que trouvée en contexte ne peut être datée plus précisément, car le reste de l'assemblage de la tombe 51i5 n'est pas répercuté par la publication (A. SCHARFF, *Die Archäologischen Ergebnisse des Vorgeschichtlichen Gräberfeldes von Abusir el-Meleq*, Osnabrück, 1969).

fragment de Cambridge (*supra*), la jarre atypique d'Abousir el-Melek et le bol plus tardif de Qustul, adopte presque la même forme céramique que celle du Garstang Museum. Cette forme (élancée et peu pansue, sans anses, pourvue d'un col étroit et d'une lèvre modelée) est elle-même plutôt rare sur le corpus des D-wares en général et des D-wares à décor figuré en particulier, qui privilégient de manière écrasante les jarres ovoïdes ou très trapues sans col, à lèvre aplatie et à anses tubulaires, et dans une moindre mesure les jarres plus pansues, à faible épaulement et dont le pourtour est scandé de tenons triangulaires (en général au nombre de trois). On connaît seulement onze exemplaires de ces jarres sans anses<sup>49</sup> dans le corpus des vases D-ware figurés, avec lesquels la jarre du Garstang – bien qu'elle s'en distingue par sa base pointue et non plate – entretient des affinités formelles claires. Les formes non décorées n'offrent par ailleurs que peu de parallèles<sup>50</sup> à même de fournir un point de comparaison chronologique, et du reste il n'est jamais certain que la variante décorée et la variante non décorée connaissent exactement la même durée de vie. Il peut néanmoins être utile de remarquer que le type se rapprochant le plus de la jarre du Garstang Museum, L47b (jarre à épaule arrondie, col court, lèvre ourlée et base conique), serait à dater de Nagada IIC, d'après l'unique exemplaire connu, provenant de la tombe 107 d'el-Mahâsna<sup>51</sup>.

Le premier élément frappant de ce groupe de jarres, sans doute, est la forte proportion d'exemplaires provenant de la zone de Diospolis Parva (Abadiyah/Hu/Semaineh). Mais, au-delà d'un probable localisme (ou, a minima, d'un cluster pouvant indiquer l'origine de l'atelier de production), c'est surtout la récurrence des éléments de décor qui doit attirer l'attention. Le motif du serpent, celui du scorpion et celui du crocodile<sup>52</sup> sont non seulement fréquents sur ce groupe de vases (l'un ou l'autre de ces taxons apparaissent sur huit des dix exemplaires connus), mais ils leur sont aussi exclusifs au sein de la D-ware, à l'exception d'un unique autre vase, clairement apparenté mais de forme différente : un bol conservé à l'Ashmolean Museum et issu de Nagada (fig. 14c). Or, ces trois animaux ont aussi en commun d'être surtout associés au bestiaire de la phase précédente : le petit bol peint du Musée du Caire inv.no. CG 2076 (fig. 14a) les associe tous les trois.

Peu d'autres objets porteurs de scorpions sont connus pour l'horizon antérieur à Nagada IIC<sup>53</sup>, mais ils suffisent à constater que, comme les girafes, les scorpions connaissent eux aussi deux

49 Auxquelles on peut très probablement ajouter au moins un exemplaire, attesté par trois tessons (Manchester Museum inv.no. 10141 à 10143), issu de l'habitat 1100 d'Armant, ainsi qu'un second à el-Mahâsna (no. MAP 3331, cf. D. ANDERSON, *op. cit.*, fig. 6.22). Bien que les vases soient trop fragmentaires pour pouvoir en reconstituer la forme, le caractère très distinct et récurrent du décor de ce groupe de jarres (cf. *infra*) laisse peu de doute que ces fragments leur sont apparentés.

50 En *Late-ware* (donc la pâte céramique équivalente des D-wares, mais sans décoration peinte), seul les L30b/c s'en rapprochent et ne constituent pas un équivalent parfait, car ils ne présentent pas de col ; ils sont tous deux selon St. HENDRICKX, *De Grafvelden der Naqada-cultuur in Zuid-Egypte, met bijzondere aandacht voor het Naqada III Grafveld te Elkab. Interne chronologie en sociale differentiatie*. Vol. II. *Tabellen en bibliografie*, 1989, p. 85, attestés tout au long de la période Nagada IID1 - IIIA2. La forme la plus proche des « jarres à serpent », quoique bien plus étroite, est signalée en *Rough-ware* (R88), mais elle n'est connue que par un exemplaire en contexte datable (Qaw tombe 212), à situer entre Nagada IIB et IIIB (*Ibid.*, p. 222).

51 *Ibid.*, p. 244.

52 Parfois considéré comme un lézard, une hypothèse probante en soi compte tenu de l'absence d'échelle homogène au sein du décor, mais qui paraît pouvoir être définitivement écartée si l'on considère le bol Ashmolean Museum inv. no. 1895.579 (fig. 15a), où l'animal est transpercé de quatre harpons.

53 Un bol C-ware, caréné, Petrie Museum inv.no. UC 15326 ; une Black-topped gravée provenant de Dakka, en Nubie (Boston Museum of Fine Arts inv.no. 19.1555) ; une autre gravure, dont le support n'a pas été relocalisé, provenant de Nagada (W.F. PETRIE & J. QUIBELL, *Naqada and Ballas*, Londres, 1896, pl. LI.36) ; et un vase modelé en relief datable de Nagada IIA (Ashmolean Museum inv.no. 1895.233).



**Figure 14.** Serpents et harpons dans l'imagerie Nagada IC-IIC

- a. Musée du Caire inv.no. CG 2076 (Abydos, tombe U-264) [d'après R. HARTMANN, «Zwei fragmente der White Cross-lined Ware aus dem Friedhof U in Abydos zu Gefäßen aus dem Ägyptischen Museum Kairo», dans E.-M. Engel, V. Müller & U. Hartung (dir.), *Zeichen aus dem Sand*, 2008, p. 169].
- b. Gravure sur jarre (Abadiyah, tombe B53) [d'après W.F. PETRIE & A. MACE, *Diospolis Parva*, Londres, 1902, pl. XXI.44].
- c. Ashmolean Museum inv.no. 1895.579 (Nagada, tombe 193) [d'après J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, cat.no. 917].
- d. Musée du Caire inv.no. JE 28320 = CG 2147 (provenance inconnue) [photographie de l'auteur].
- e. Ashmolean Museum inv.no. 1924.326 (Badari, tombe 3759) [d'après G. BRUNTON & G. CATON-THOMPSON, *The Badarian civilisation and predynastic remains near Badari*, 1928, pl. XXXVIII.3].
- f. Petrie Museum inv.no. UC 6340 (Abydos, contexte exact inconnu) [W.F. PETRIE & J. QUIBELL, *Nagada and Ballas*, pl. LXVII.12].

morphotypes distincts au sein de la production D-ware. L'ensemble des scorpions figurés sur les « jarres à serpents » sont vus de dessus, c'est-à-dire que leurs pattes sont réparties de part et d'autre du corps. Ils suivent en cela l'habitude instaurée par la C-ware (cf. **fig. 14a**). En revanche, ceux représentés sur un autre bol de Qustul ainsi que sur la jarre du British Museum inv.no. EA 35324<sup>54</sup> sont vus de profil, les pattes repliées uniquement sous l'abdomen – exactement comme leurs contreparties sur les dipinti de la tombe U-j<sup>55</sup> ou sur les divers monuments attribués au « roi Scorpion ». Il apparaît très probable que le second morphotype n'apparaisse qu'à Nagada IIIA, en accord avec le caractère tardif de tous ces monuments et des D-wares de Qustul, et comme le remarquait déjà récemment Jakub Kwiecinski<sup>56</sup>.

Les serpents, rares dans le répertoire en général, sont principalement connus en gravure, sur une palette rhomboïdale trouvée en contexte et datée de Nagada IC<sup>57</sup> (Bruxelles inv.no. E.2927) ainsi que plusieurs jarres Black-topped datables entre Nagada IB et IIB<sup>58</sup> (dont la plupart, d'ailleurs, sont également issues de la région d'Abadiyah). La plus intéressante d'entre elles pour notre propos (**fig. 14b**), malheureusement perdue aujourd'hui, associe plusieurs serpents à un harpon – objet bien connu également en C-ware, quoiqu'il adopte à l'époque une morphologie différente<sup>59</sup>. Or, le harpon apparaît non seulement sur le bol de l'Ashmolean Museum apparenté aux « jarres à serpents » par son décor, mais également sur trois vases plastiques en forme d'hippopotame connus de longue date<sup>60</sup>. L'observation que les hippopotames disparaissent brusquement du répertoire formel avec l'avènement des D-wares n'est pas nouvelle<sup>61</sup>. Parmi les divers vases plastiques en forme d'hippopotame en pierre ou céramique, le seul qui n'a pas été acquis sur le marché de l'art

54 D. HUYGE & J. C. DARNELL, « Once more British Museum EA35324 », *Göttinger Miscellen* 225, 2010, p. 71-74.

55 G. DREYER, *Umm el-Qaab I: Das prädynastische Königsgrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse*, Mainz am Rhein, 1998, pl. 13.

56 J. KWIECINSKI, « Depictions of crocodiles and scorpions in Predynastic and Early Dynastic Egypt: The case of the Abydos flint animals », *Göttinger Miscellen* 257, 2019, p. 97-107, not. 99-104.

57 St. HENDRICKX & M. EYCKERMAN, « The Naqada I tombs H17 and H41 at el-Mahâsna: a visual reconstruction », dans R. Friedman & P. Fiske (dir.), *Egypt at its Origins 3. Proceedings of the Third International Conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt"*, Leuven, 2011, p. 380-428.

58 Outre la gravure illustrée **fig. 15b** : British Museum inv.no. EA 30966 (Abadiyah) ; British Museum inv.no. 30970 (Abadiyah) ; Petrie Museum inv.no. UC 5824 (Nagada) ; Mostagedda cem. 1800, non relocalisée (G. BRUNTON & G. MORANT, *Mostagedda and the Tasian culture*, Londres, 1937, pl. XXXVIII.6) datable entre Nagada IIA et IID1 ; diverses gravures sur supports non relocalisés provenant d'Abadiyah (W. F. PETRIE & A. MACE, *Diospolis Parva*, Londres, 1902, pl. XX.140 ; XXI.37, 42, 43, 45) ; également Adaïma, tombe 2404 (type B79a, provenant d'un contexte daté entre Nagada IIB et IID1) : B. MIDANT-REYNES & N. BUCHEZ, *Adaïma 1. Economie et habitat*, Le Caire, 2002, p. 237 cat.no. 9.

59 Sous la forme la plus souvent d'une spirale assortie d'une ligne ondulée, par exemple Berkeley Hearst Museum inv no. 6-3559.

60 Nous illustrons **fig. 14d** l'exemplaire du Caire, difficilement lisible sur la photographie publiée par F. VON BISSING, *Tongefässe. T. I. bis zum Beginn des alten Reiches*, Vienne, Adolf Holzhausen, 1913, Taf. V et dessiné erronément dans G. GRAFF, *Les peintures sur vases de Nagada I-Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Louvain, 2009, cat.no. 558. Il apparaît en fait que les lignes en partie haute et basse sont des harpons.

61 St. HENDRICKX & M. EYCKERMAN, *op.cit.*

est attribué à la période Nagada IC - IIA<sup>62</sup>. Du reste, sur un autre (fig. 14e), les harpons sont portés par des êtres humains au corps très élancé, relativement différents de ceux qui apparaissent sur le reste de la production D-ware (plus trapus) mais très similaires à celui qui accompagne la girafe de la jarre de Berlin – accentuant encore les points communs identifiables avec le corpus des « jarres à serpents ».

Ainsi, qu'il s'agisse des motifs eux-mêmes ou de la morphologie qu'ils adoptent, les « jarres à serpents » (auxquelles on ajoutera le haut bol à crocodiles de l'Ashmolean Museum et les vases plastiques en forme d'hippopotames, visiblement apparentés) paraissent bien partager plus de points communs avec les media iconographiques privilégiés par l'horizon Nagada IC - IIB qu'avec le reste de la production D-ware. D'autres éléments encore abondent dans le sens de cette hypothèse. Par exemple, la forme relativement atypique des crocodiles sur le bol de l'Ashmolean Museum, avec leur tête hachurée de lignes verticales, trouve un parallèle exact sur une jarre D-ware à anses plastiques (Petrie Museum inv.no. UC 6340), difficile à dater en l'absence de contexte, mais également sur une boîte en céramique décorée au charbon de bois et provenant d'el-Amrah, datée de Nagada IIA. Pour plus de commodité, l'ensemble des éléments discutés jusqu'ici sont rassemblés dans le tableau récapitulatif **tab. 1**.

Il est utile d'ajouter pour finir que le peu d'éléments de contexte archéologique qui nous soient connus semblent aussi corroborer l'idée d'une ancienneté relative des vases discutés dans cette section au sein de la D-ware. L'un des tessons découverts par les fouilles récentes sur l'habitat d'el-Mahâsna est reconnaissable sans doute possible, malgré son caractère très fragmentaire, comme provenant d'une « jarre à serpents », du fait de son crocodile pansu et pourvu de doigts bien écartés. Or, le fouilleur précise qu'aucune céramique postérieure à Nagada IIB n'a pu être reconnue sur ce secteur ou sur l'ensemble du site<sup>63</sup>. La tombe 3759 d'el-Badari, quant à elle, qui a livré le vase en forme d'hippopotame **fig. 14e**, était certes perturbée (le caractère très fragmentaire du vase l'atteste) mais contenait également, en plus d'une jarre de type B35 produite entre Nagada IIA et IIC<sup>64</sup>, une paire de défenses d'hippopotames ouvragées et une paire de « tags » à cornes qui sont normalement associées avec la culture matérielle de la période précédente, quoiqu'ils « *continue into the Naqada IIC period* »<sup>65</sup>.

#### *Retour sur les bouquetins : la jarre de Liverpool comme « chaînon manquant » ?*

Les « jarres à serpents » ne sont pas exclusivement décorées de scorpions, de harpons et de crocodiles ; plusieurs d'entre elles (**fig. 13d, e, h, i**) représentent également des bouquetins, un animal plus « canonique » en D-ware, quoiqu'il demeure bien moins fréquent que les

62 Abydos, tombe U-560 : G. DREYER *et al.*, « Umm el Qaab. Nachuntersuchungen im frühzeitlichen Königsfriedhof. 11./12. Vorbericht », *MDAIK* 56, 2000, p. 60 ; R. HARTMANN, *Umm el-Qaab IV. Die Keramik der älteren und mittleren Naqadakultur aus dem prädynastischen Friedhof U in Abydos (Umm el-Qaab)*, 2016, cat. no. 1707.

63 D. ANDERSON, *op. cit.*, p. 83-85.

64 Selon St. HENDRICKX, *De Grafvelden der Naqada-cultuur in Zuid-Egypte*. Vol. II. *Tabellen en bibliografie*, 1989, p. 74 ; à partir de Nagada IC et jusqu'à IIB d'après R. HARTMANN, *op.cit.*

65 St. HENDRICKX & M. EYCKERMAN, *op.cit.*, p. 508.













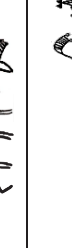
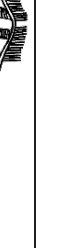

Occurrence	Motifs / Médias					
	C-ware	Gravure	Boîte peinte	Vases en forme d'hippopotames	« Jarres à serpents » et apparentés	D-wares sans col à tenons perforés
Bol Caire CG 2076						
Abadiyah t. B53 (perdu)						
Boîte peinte au charbon Ashmolean E.2816						
Bol Ashmolean 1895.579						
Vase zoomorphe Caire JE28320=CG2147						
Vase zoomorphe Ashmolean E.2802						
Vase zoomorphe Ashmolean 1924.326						
Jarre Berlin ÄM 15129						
Jarre Liverpool City Museum 1973.1.365						
Jarre Copenhague 5485						
Jarre Petrie Museum UC 6339 ⇨						
Jarre Ashmolean Museum 1891.17⇨						
Jarre Garstang Museum E.3035 ⇨						
D-ware à anses plastiques Petrie Museum UC 6340 ⇨						

Tableau 1. Récapitulatif des points communs entre le décor des « jarres à serpents » (inconnus dans le reste de la production D-ware). La flèche indique un vase également évoqué dans la section suivante et le tableau 2.

gazelles<sup>66</sup>. Il est intéressant dans un premier temps de constater que tous les bouquetins qui apparaissent sur les « jarres à serpents » ne paraissent pas avoir été produits par une même main, au vu des différences morphologiques qui les séparent, dans la forme du corps ou l'implantation des oreilles notamment (fig. 15a-e). Un élément les rassemble cependant : tous ont des pattes tout à fait rectilignes et verticales, sans modelé, contrairement à la plupart des autres occurrences en D-ware, au profil très sinueux et normalement pourvues de « pieds » (cf. *supra*). En cela, ils se rapprochent de l'exemplaire de Liverpool. Tous ces vases ont également en commun avec celui du Garstang Museum et la jarre à girafe d'Abousir el-Melek (fig. 5) une certaine irrégularité dans la représentation de l'encornure des bouquetins. En effet, certains des animaux de la frise voient leurs deux cornes implantées sur le même point du crâne, et non séparées par un léger espace – leur conférant un aspect maladroit qui n'apparaît sur aucune autre représentation de bouquetin en D-ware (comparer avec e.g. fig. 16).

En revanche, la jarre de Liverpool se distingue des « jarres à serpents » par la forme donnée au museau des bouquetins. L'ajout d'un trait supplémentaire pour lui donner une forme courbée vers le bas est clairement intentionnel et, même si le parallèle n'est flagrant que sur le deuxième des animaux de la file, il n'est pas sans évoquer le profil « en trompette » dont font montre la majorité des petits bovidés représentés en D-ware (e.g. fig. 16).

Les bouquetins de la jarre de Liverpool font ainsi figure de « chaînon manquant », pour ainsi dire, entre les « jarres à serpents » d'une part et les D-wares plus « classiques » d'autre part. Bien évidemment, il s'agit là d'une reconstruction théorique à partir des seuls vestiges dont nous disposons, et il n'est pas question d'arguer que nous avons précisément retrouvé le document témoin d'une page qui se tourne à un instant T, comme on a pu le penser longtemps, par exemple, de la palette de Narmer. Mais au-delà d'une lecture événementielle, qui serait réductrice, on peut néanmoins constater que l'analyse céramologique comme de la morphologie du décor font toutes deux émerger deux groupes bien distincts, et que la jarre de Liverpool paraît se situer à la croisée des chemins.

En cela, cette jarre n'est pas tout à fait unique et vient rejoindre une poignée d'autres vases à la forme et au décor eux aussi très originaux, que nous avons déjà eu l'occasion de convoquer brièvement au cours de cet article. Nous avons en effet remarqué plus haut qu'elle partageait des points communs avec deux autres jarres D-ware atypiques, respectivement conservées à l'Ashmolean et au British Museum (fig. 17a, b), notamment la présence d'extrémités arrondies sur les pattes des mammifères. Ces deux vases ont également en commun la présence atypique d'une petite protubérance ventrale sur chaque animal (représentant sans doute des organes génitaux, cf. fig. 7), ainsi que leur type céramique, à savoir une jarre ovoïde assez pansue, sans col, à lèvre directement modelée sur l'épaule, et pourvue de tenons triangulaires perforés.

Les éléments du décor de la jarre Ashmolean Museum inv.no. E.2832, en retour, bien qu'atypiques, font montre de parallèles clairs avec un troisième objet (la « boîte » décorée British Museum inv. no. EA 32639, fig. 18a), qui les apparentent probablement à un même atelier et qui, à notre

66 Inventaire exhaustif des bouquetins actuellement connus en D-ware, outre les « jarres à serpents » illustrées fig. 15 et celle discutée fig. 17a : Ashmolean Museum inv.no. 1958.345 ; Munich Ägyptische Sammlung inv.no. ÄS 1632 ; Musée du Caire inv.no. JE 31458 = CG 11569 ; Louvre inv.no. E.28023 ; Karlsruhe inv.no. H593 ; Berlin Ägyptisches Museum inv.no. ÄM 19120 ; Berlin inv.no. ÄM 18641 (cf. fig. 5) ; Madrid Museo Arqueologico Nacional inv.no. 16169 ; Musée du Caire inv.no. JE 26563 ; British Museum inv.no. EA 65361 ; collection privée (cf. G. GRAFF, 2009, *op.cit.*, cat.no. 188) ; Tübingen Universität inv.no. 176 ; Ashmolean Museum inv.no. 1895.598 ; Turin Museo Egizio inv.no. S.4532 ; Musée du Caire inv.no. JE 26538 = CG 2091 ; Hildesheim Pelizaeus-Museum inv.no. 686 ; Hanovre Kestner Museum inv.no. 1954.125 ; Musée de Suez inv.no. 936 ; Stockholm Medelhavsmuseet inv.no. 10306 ; Metropolitan Museum of Art inv.no. 20.2.10 (cf. fig. 16) ; Manchester Museum inv.no. 7237 ; Ashmolean Museum inv.no. E.2823 ; Ballas tombe Q81, non relocalisée (W. PETRIE & J. QUIBELL, *op.cit.*, pl. LXVI.15) ; Mostagedda cemetery 11700, non relocalisée (G. BRUNTON & G. MORANT, *op.cit.*, pl. XXXV.18) ; tessons Petrie Museum inv.no. UC 10264 et UC 10360, sans doute issus d'un même vase ; Toronto Museum inv.no. 900.2.45.

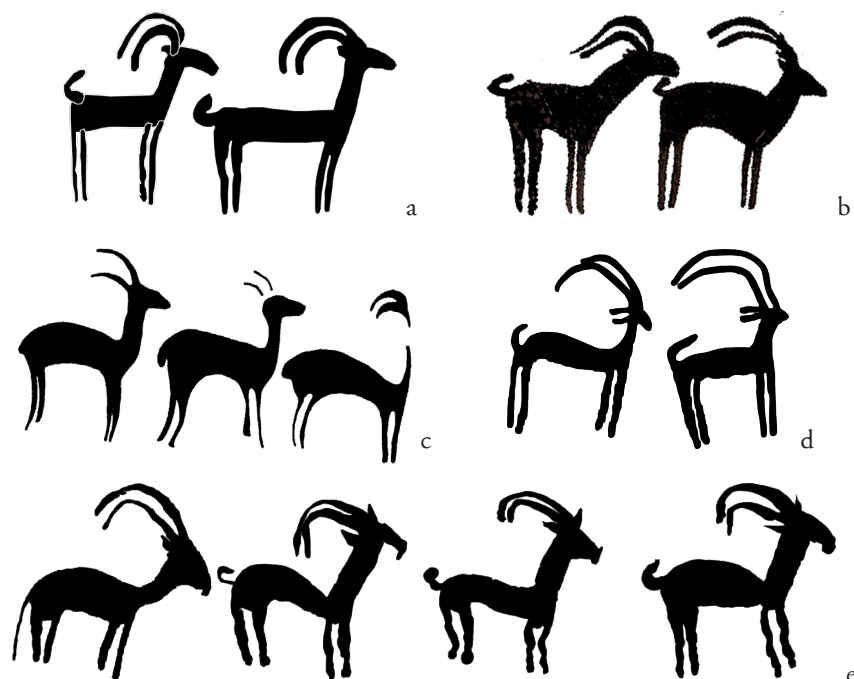


Figure 15. Représentations de bouquetins sur les « jarres à serpents » et sur la jarre de Liverpool.

- a. Louvre inv.no. AF6344 (détail) [fac-similé de l'auteure].
- b. Ashmolean Museum inv.no. 1891.17 (détail) [d'après J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian collection in the Ashmolean Museum*, cat.no. 921].
- c. Turin Museo Egizio S.4749 (détail) [d'après R. FATTOVICH, « Scavi nel Museo di Torino IX: two predynastic decorated vases from Hammamiya (Upper Egypt) », *Oriens Antiquus* 17, 1978, p. 199-202].
- d. Petrie Museum inv.no. UC 6339 (détail) [d'après W.M. PETRIE, *Prehistoric Egypt*, Londres, 1920, pl. XXIII.78F].
- e. Jarre du Garstang Museum inv.no. E.3035 [fac-similé de l'auteure].



Figure 16. Exemple comparatif: représentation de bouquetin à pattes sinueuses, cornes non sécantes et museau « en trompette » (exemple représentatif du reste de la production D-ware); Metropolitan Museum of Art inv.no. 20.2.10 (provenance inconnue), détail [© The Metropolitan Museum of Art, New York].



**Figure 17.** Parallèles entre les jarres ovoïdes sans col et sans épaulement (~ D08.3Ca dans la typologie formelle de R. HARTMANN, *Umm el-Qaab IV. Die Keramik der älteren und mittleren Naqadakultur aus dem prädynastischen Friedhof U in Abydos (Umm el-Qaab)*, 2016) et la morphologie de leurs petits bovidés.

- a. Ashmolean Museum inv.no. E.2832, Abydos, contexte exact inconnu [photo de l’auteure; dessin d’après J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian Collection in the Ashmolean Museum*, 2002, cat.no. 873].
- b. British Museum inv.no. EA 36326, provenance inconnue [© Trustees of the British Museum].
- c. Oriental Institute inv.no. E10542, provenance inconnue [photo de l’auteure].

connaissance, n’ont pas été relevés jusqu’ici<sup>67</sup>. Sur l’ensemble du corpus D-ware, seuls ces deux vases présentent de petits bovidés pourvus d’un « œil » réservé dans la peinture de la tête. Leur physionomie est également identique, tout comme la forme originale donnée aux « signes-ZZ » (cf. *supra*), ici rendus comme de grands S à la large courbure. Enfin, l’encornure des petits bovidés se distingue également de la production D-ware « normale » : quand celle-ci représente exclusivement des bouquetins et des

<sup>67</sup> G. GRAFF, *op.cit.*, n’en fait pas mention dans son chapitre sur le « regroupement de vases et les vases identiques », p. 113-119.



Figure 18. « Boîtes » décorées.

a. British Museum inv.no. EA 32639, el-Amrah? [© Trustees of the British Museum].

b. Ashmolean Museum inv.no. E.2816, el-Amrah, tombe a41 [d'après J. PAYNE, *Catalogue of the Predynastic Egyptian Collection in the Ashmolean Museum*, 2002, cat.no. 600].

gazelles<sup>68</sup> à cornes en « zigzag » ou présentant un fort empâtement en partie haute, ceux-là font montre d'une plus grande variété de formes. Il n'est certainement pas anodin que les cornes recourbées l'une vers l'autre de deux des animaux du vase de l'Ashmolean comme celles, verticales et courbées vers l'avant en partie haute, des deux vases du British Museum trouvent leurs seuls parallèles dans le répertoire C-ware<sup>69</sup> et le répertoire gravé<sup>70</sup> – en particulier, ces deux formes apparaissent sur un vase gravé conservé à Chicago (fig. 17c), dont la forme ovoïde sans col et sans épaulement n'est pas sans rappeler la forme des deux autres jarres. En termes céramologiques du reste, cette jarre Rough-ware (de type R44s) ne peut pas être postérieure à Nagada IIC.

On peut, pour finir, constater la très forte similarité entre la morphologie du canidé mordant la queue du bovidé sur le vase de l'Ashmolean Museum (fig. 17a) et sur celui de l'Oriental Institute (fig. 17c), tant dans l'attitude que dans le style du museau, de la queue, des oreilles. Il s'agit là d'un autre élément intéressant à verser à notre dossier, dans la mesure où le chien, comme l'hippopotame, disparaît lui aussi du répertoire figuré avec la D-ware, et l'exemplaire de l'Ashmolean est l'une des deux seules exceptions connues<sup>71</sup>. Le moufflon figuré plus loin sur le même vase est

68 Nous parlons ici de gazelles et non d'« addax », bien qu'il soit devenu commun d'utiliser ce terme depuis la monographie de G. GRAFF, *Ibid.*, p. 31 et *passim*. Outre le fait que cet animal (*Addax nasomaculatus*) n'a jamais été reconnu dans les restes fauniques de la période, qu'ils soient géologiques ou anthropiques, il présente des cornes très grandes et fortement torsadées, ce qui ne correspond pas à la majorité des représentations nagadiennes. Seul un groupe de vases représente des cornes en « zigzag » qui pourraient correspondre à cette espèce, mais on doit plutôt y voir le style d'un atelier de production spécifique. Surtout, le reste de la morphologie de l'animal ne correspond pas : l'addax est un bovidé relativement massif, au garrot marqué et au cou large, trapu et horizontal, alors que les animaux étudiés ici ont clairement une morphologie plus frêle et un cou fin et redressé. Nous choisissons ici le terme de « gazelle » pour désigner cet ensemble de petits bovidés à cornes plus ou moins courbées qui ne peuvent être identifiées plus précisément du fait des spécificités stylistiques des sources iconographiques, lesquelles ne peuvent pas être considérées comme un reflet exact de la réalité anatomique. En l'occurrence, les encornures les plus proches de celles figurées dans le matériel nagadien seraient la gazelle dama (*Nanger dama*) vue de profil et la gazelle dorcas (*Gazella dorcas*) vue de face. Ces espèces sont toutes deux attestées dans les sources archéozoologiques, contrairement à l'addax.

69 En particulier un tessou découvert à Hiérakonpolis : B. ADAMS, « Decorated sherds from renewed excavations at Locality 6, Hierakonpolis », *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* 3/4, 2002, p. 25, fig. 4.

70 En particulier palette Stockholm Museum inv.no. MM 16000 ; Bruxelles MRAH inv.no. E.6834.

71 Le second vase D-ware connu sur lequel apparaissent des canidés est conservé au Musée des Confluences inv. no. 90000098 ; cf. D. EMMONS *et al.*, *L'Égypte au Musée des Confluences. De la palette à fard au sarcophage*, Lyon, 2010, cat.no. 33. On remarquera d'ailleurs que, sur ce dernier vase, les petits bovidés arborent des cornes verticales à extrémité recourbée très similaires à celles de la « boîte » du British Museum (fig. 18a).

également emblématique du bestiaire des phases plus anciennes, qui n'aura plus cours à l'horizon Nagada IIC-III A1, tandis que la boîte du British Museum porte sur l'une de ses faces des poissons, qui disparaissent eux aussi du répertoire peint et ne subsistent plus que sur le seul médium des palettes en grauwacke. Enfin, rappelons que les boîtes décorées sont très rares et, outre une boîte D-ware conservée au Metropolitan Museum (inv.no. 10.130.1175), le seul autre exemple connu (**fig. 18b**) est bien daté de Nagada IIA par son contexte archéologique.

Le lien, chronologique et/ou régional<sup>72</sup>, entre ces quatre objets et, au-delà, entre les deux groupes de vases examinés successivement dans les deux dernières sections est encore renforcé par deux éléments. D'une part, le bateau représenté sur la boîte d'el-Amrah (**fig. 18b**) et celui de la jarre du British Museum (**fig. 17b**) constituent les deux seuls exemples de bateaux avec un élément « fourchu » à la proue (traditionnellement interprétée comme ornée de frondaisons<sup>73</sup>) connus dans la culture matérielle nagadienne. L'art rupestre, en revanche, en connaît maints exemples, qui semblent tous pouvoir être datés de la période entre Nagada IIA et IIC<sup>74</sup>. Ces parallèles ont déjà été partiellement notés par Stan Hendrickx et al. dans leur fine analyse du décor du vase du British Museum (**fig. 17b**) récemment publiée<sup>75</sup>, où ils examinent également les gazelles aux cornes courbées vers l'avant (cf. *supra*). De manière intéressante, le bateau de la jarre du British Museum paraît même se situer à la croisée des chemins<sup>76</sup>, dans la mesure où il mêle poupe recourbée « en faucille » et frondaisons « en Y » à la proue d'une part (qui semblent les marqueurs d'un morphotype un peu plus ancien) aux « cabines » à protubérances arrondies et aux enseignes devenues la règle sur les bateaux très uniformes de la plupart de la D-ware. D'autre part, le type céramique de la jarre ovoïde peu pansue et sans col illustré par les trois objets de la **fig. 17** est précisément le même que celui du vase à anses plastiques, en forme de crocodile et de harpon, conservé au Petrie Museum et également abordé plus haut (cf. **fig. 14f**).

Le **tableau 2** présente le récapitulatif de l'ensemble des éléments stylistiques et céramiques commentés au sein de cette section.

72 Sur ce groupe de quatre objets en effet, l'un a été trouvé en contexte à el-Amrah (Ashmolean Museum E.2816), un second est indiqué par Petrie comme ayant été trouvé/acheté à Abydos, mais sans précision supplémentaire (Ashmolean Museum E.2832), et un troisième a été vendu comme provenant d'el-Amrah (British Museum EA 32639), bien que ce type d'information fourni par les vendeurs ne soit aucunement fiable. Le quatrième (British Museum EA 36326) est sans provenance connue. Devant le caractère lacunaire de ces informations, il n'est pas possible d'en tirer une conclusion univoque, mais il reste néanmoins intéressant de remarquer qu'ils pourraient tous provenir de la zone abydénienne en général.

73 Cf. notamment D. VANHULLE, *Le bateau pré- et protodynastique dans l'iconographie et l'archéologie égyptiennes. Pour une étude analytique et sémiologique de la navigation au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*, Thèse de doctorat inédite, Bruxelles, 2016, p. 119ff.

74 Par exemple ceux découverts à Hiérakonpolis, cf. M. BERGER, « Predynastic animal-headed boats from Hierakonpolis and Southern Egypt », dans R. Friedman & B. Adams (dir.), *The Followers of Horus. Studies dedicated to Michael Allan Hoffman*, Oxford, 1992, p. 107-120. Pour un argumentaire plus détaillé concernant leur datation, cf. D. VANHULLE, *op.cit.*, p. 121-123.

75 St. HENDRICKX *et al.*, « Size mattered in Predynastic Egypt: A very large decorated vessel in the British Museum », dans A. R. Warfe & J. C. R. Gill (dir.), *Dust, Demons and Pots. Studies in honour of Colin A. Hope*, Leuven, 2020.

76 On peut sans doute lui ajouter ceux, conformes en tout point aux habitudes de la D-ware mais également pourvus d'une silhouette « en faucille », représentés sur deux vases respectivement à l'Ashmolean Museum (inv.no. E.2878, provenant de Hu, tombe U203) et au Louvre (inv.no. AF.6851, possiblement issu des fouilles d'Amélineau à Abydos). Cf. également A. BRÉMONT & P. TALLET, « En route to the Red Sea shore and beyond in the Naqada II period? The new rock art panels of the wadi Naqqat near Hurghada », *JARCE* 59, 2023, p. 17-37, où un autre bateau combinant les deux formes est présenté et discuté.

Occurrence	Cornes courbées vers l'avant	Cornes à courbure convergente	Hippopotame	Poisson	Chien	Mouflon	Crocodile	Jarre ovoïde sans col ni épaulement (08,3C)	Bateau à proue « en Y »	Bateau « classique » D-ware (frondaisons, cabines)	« Cabine supplémentaire » proche de la proue	Pattes aux extrémités arrondies	« Organes génitaux »	Œil réservé	Museau « en trompette »	« Signes-ZZ » en large S
Répertoire C-ware	X	X	X	X	X	X	X									
Boîte AM E.2816	X?		X						X							
← Vase ovoïde UC 6340							X	X		X						
Vase ovoïde gravé OI 10542	X				X			X								
Boîte BM EA 32639	X			X						X				X		X
« Boîte » à sommet arrondi Toronto 900.2.45	X				X	X										
Vase ovoïde AM E.2832					X	X		X				X	X	X	X	X
Vase ovoïde BM EA 36326	X							X	X	X	X	X	X		X	
Vase pansu Lyon 90000098	X				X											
← Jarre Garstang E.3035										X	X	X			X	

**Tableau 2.** Récapitulatif des points communs entre les jarres ovoïdes sans col et les « boîtes » décorées. La flèche indique un vase également évoqué dans la section précédente et dans le tableau 1.

### *Du décor au support. Conclusions et Hypothèses sur les premières formes de vases D-wares*

Parti de deux fragments de vase D-ware jusqu'ici inédits, le propos de cet article s'est élargi à une recherche des divers parallèles que l'on pouvait identifier pour la jarre si originale conservée à Liverpool. Au cours de cette enquête extensive, nous avons examiné un faisceau d'indices de trois types : la présence d'un motif spécifique non attesté dans le reste de la production D-ware (girafe mais aussi scorpion, crocodile, harpon, hippopotame, chien, mouflon) ; les détails de leur morphologie (encornure des bovidés, représentation des parties génitales, museau « en trompette », proue « en Y » des bateaux, etc.) ; et la similarité au point de vue de la forme du support céramique. Qu'ils soient partagés par tous les vases d'un groupe ou seulement par quelques-uns, il nous paraît que tous ces éléments convergent vers l'idée que les « jarres à serpents », les jarres ovoïdes peu pansues sans épaulement et à tenons perforés, et les boîtes quadrangulaires en céramique décorées, pourraient toutes correspondre aux premières phases de production de la céramique D-ware, au moment où son répertoire est encore en cours de formation et de formalisation.

Bien que nous ayons employé l'expression de « chaînon manquant » à propos de la jarre de Liverpool, celle-ci doit être comprise dans un sens strictement heuristique, comme une attestation originale qui, en augmentant les sources qui nous sont disponibles, nous permet – à nous chercheurs

du XXI<sup>e</sup> siècle – de tisser des liens entre des groupes de vases que l'on aurait autrement pu considérer comme distincts. Tout comme la jarre du Petrie Museum (**fig. 14f**) révèle le lien entre le groupe à crocodiles et harpons d'une part, entre les jarres ovoïdes sans col comme celle de l'Ashmolean Museum (**fig. 17a**) de l'autre, celle du Garstang Museum fournit une attestation nouvelle dans la combinatoire des différents éléments de décor, dont nous conjecturons qu'elle peut traduire une progressive évolution du répertoire, à l'instar de celles que l'on suppose détecter à travers la sériation des formes céramiques<sup>77</sup>. Elle témoigne que l'on peut encore trouver des girafes à queue très emphatisée, telles qu'on les représentait à la période précédente, sur une forme D-ware très proche de celle des « jarres à serpents », et atteste peut-être même d'une forme de solution formelle intermédiaire entre les petits bovidés à pattes très rectilignes, sans modelé, et le morphotype caractéristique du reste de la D-ware, avec sa croupe rebondie et ses pattes sinueuses. L'incohérence formelle et la maladresse relative du dessin de certains des bouquetins de la file rendent bien sûr d'autant plus tentant de voir dans cet objet une forme de témoin privilégié de la période de transition.

Cependant, le résultat de cette enquête ne doit probablement pas être considéré comme la restitution exacte d'un développement linéaire. L'interprétation la plus probable est que nous nous trouvons là face à divers centres d'expérimentation, sans doute au moins partiellement contemporains et probablement répartis dans l'espace de la Haute Égypte prédynastique, et qui concourent tous (au double sens de « converger » et d' « être concurrents ») à l'établissement d'une formule stylistique standardisée pour la D-ware, au moment où commence à peine à naître un goût général pour la céramique beige à décor rouge.

#### *Remerciements*

Je tiens à remercier Helen Strudwick et Raf Wojas (Fitzwilliam Museum, Cambridge) ainsi que Gina Criscenzo et Diana Nikolova (Garstang Museum, Liverpool) pour leur aide et leur participation efficace dans l'accès aux objets, l'identification des archives y ayant trait et la fourniture de photographies complémentaires. Merci également à Stan Hendrickx pour ses ajouts et commentaires sur les premières versions de cet article, ainsi qu'à Laurent Bavay et à Pauline Debels pour leur expertise dans la proposition de restitution de la forme initiale du vase d'Elkab E.240.1902.

\* **Axelle BRÉMONT**

Membre scientifique, Ifao

a.bremont@ifao.egnet.net

<sup>77</sup> De nombreux travaux ont été consacrés à la sériation comme méthode de l'archéologie, au postulat que la séquence ainsi reconstituée trahit entre autres un paramètre chronologique, et à ses écueils statistiques; on peut se référer par exemple à la synthèse historiographique de I. LIV, « Seriation and Matrix Reordering methods: an historical overview », *Statistical Analysis and Data Mining: the ASA data science journal* 3 (2), 2010, p. 70-91; ou au bilan épistémologique de M. PORCIC, « The goodness of fit and statistical significance of seriation solutions », *Journal of Archaeological Science* 40 (12), 2013, p. 4552-4559.

